

MUR 1771

*Quinzième*

LETTRE OUVERTE  
aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'été 1956.

Mes chers Confrères,

L'art épistolaire se meurt. Ce délice de nos ancêtres a pris des formes comminatoires, et brèves de surcroît. Les seules lettres encore valables sont revendicatrices ou protestataires, car l'amour se confie au téléphone et le temps des musardises est révolu.

Ces réflexions me sont inspirées par une missive particulièrement amère. L'un des nôtres s'y insurge contre des mœurs qu'il juge déplorables. Oyez !

Invité à figurer dans une anthologie, et fort touché de cet honneur, il reçut aussitôt le tarif de cette louable entreprise : 70 francs pour un poème de quinze lignes, 120 francs pour un quart de page, 190 francs pour une demi-page et 360 francs la page entière.

Il en fut ulcéré. Je ne comprends point cette indignation. Au prix où sont les objets de première nécessité — voyez les automobiles — c'est donné. Je trouve parfait un système où chacun

en a pour son argent. On est à l'abri des chausse-trapes de ces méchants qui, sous couleur de critique, démolissent sans vergogne les produits, souvent rimés, des plus pénibles cogitations. La formule est sainement démocratique, selon la solide conception de l'occident : au départ, le principe de l'égalité, appuyé, comme il se doit, par la puissance libératrice des chiffres. C'est la seule base objective pour établir une échelle de valeurs qui ne soit pas une chose fumeuse, inventée par des esthètes sadiques, à seule fin de bouleverser un ordre, établi et maintenu, non sans peine, après des siècles d'exactions et de forfaits ; en bref, ce que nous nommons l'histoire, et dont la quintessence s'appelle la civilisation. Aujourd'hui, grâce à Dieu, le seul étalon est l'argent. Dans ce domaine, comme en beaucoup d'autres, la lumière nous vient du Nouveau Monde : la valeur d'un homme s'y mesure à son revenu. Les enfants sont les maîtres.

Je me suis permis, il n'y a guère, de prôner la supériorité de la publicité sur la critique. « Avais-je pas raison ? » comme disait la tortue. Les faiseurs d'anthologies sont dans la même ligne. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. En payant, on achète le droit, qui se double d'un plaisir, d'imprimer ce que l'on veut, sans devoir subir les vexations mesquines de censeurs atrabilaires.

Ces pratiques sont parfaitement licites, faute de quoi l'Association des Ecrivains Belges, qui veille avec des soins touchants sur notre mieux-être, serait intervenue pour dénoncer de tels méfaits. Vous connaissez sa vigilance, mes chers Confrères. Vous lisez sans doute, comme moi, son intéressant bulletin. Il s'en dégage, avec le parfum des vieilles choses oubliées, la solide sagesse de l'attente sereine. Mieux vaut considérer la vie qui s'écoule que de provoquer des bagarres intempestives et, philosophiquement, inutiles. C'est pourquoi l'A.E.B. préfère fêter la longévité de ses membres plutôt que leur talent. La vie est un fait et le talent une hypothèse. Grâce à cette conception supérieure de sa mission,



elle procure, de loin en loin, à quelque confrère édenté, les joies de la glorification anthume, comme disait Alphonse Allais.

Les faiseurs d'anthologies tarifées ne sont ni des forbans ni des exploiters de la vanité littéraire. Je les tiens pour de fins psychologues et des marchands d'illusions. Au reste, la Belgique n'est pas seule à produire cette variété d'industriels. Récemment, Michèle Perrein publia dans « ARTS » un article corrosif qui prouve que la France, sur laquelle nous nous modelons en toutes choses, honore les mêmes pratiques. Donc, tout va bien, car si Michèle Perrein se fâche, c'est qu'elle est jeune et férue de choses concrètes.

Nos hommes de lettres — j'entends ceux du type moyen, tel qu'il prolifère en Belgique — préfèrent le jeu abstrait des illusions. Ils publient à leurs frais, chez des éditeurs qui n'existent pas, sous les plus jolies enseignes du monde. Ou bien, les éditeurs existent à la manière des faiseurs d'anthologies. Ils couvrent de beaux titres des livres qu'ils ne vendent pas : l'Académie de la Pensée française ou le Cercle d'études littéraires françaises.....

En vérité, un titre n'est pas à dédaigner. Cela vous pose un homme. Je regrette, pour ma part, de n'avoir point accepté d'entrer à la « Haute Académie Latine Internationale des sciences, des lettres et des arts », comme le président-fondateur de sa « légation belge » m'y convia. Voilà des gens qui s'entendent à augmenter l'estime que tout humain couvert d'un vernis de civilisation se porte à lui-même, et qu'il a souvent tant de peine à faire partager par autrui ! Je note au hasard : « Directeur du Centre International des Associations et archives familiales patronymiques de la légation française », ou « gouverneur culturel général de domaniums », ou « docteur de l'ordre », ou « membre académicien examinateur »..... Comme c'est beau tout cela ! Et tout est à l'avenant. « La médaille d'or » est en « bronze doré ». « Les académiciens titulaires et honoraires » se réunissent une fois par mois, au café Napolitain,



où « les consommations servies seront réglées par chaque assistant individuellement ». Sans doute, en vertu de l'adage que « les bons comptes font les bons amis. »

Je crois l'avoir dit déjà : La considération est indispensable dans un monde étayé sur des apparences plus fermes que la fuyante, que la décevante vérité. Ceux qui manient la plume — je n'ose les appeler tous écrivains — ont besoin de se distinguer. N'importe comment. Fût-ce en mettant cette plume sur leur chapeau, ou en se la fichant dans le derrière.

C'est pourquoi, vous serez d'accord avec moi, mes chers Confrères, pour dire que nous n'avons nul besoin d'éditeurs sérieux, pourvu qu'on nous laisse le bienheureux compte d'auteur, compensé, s'il se peut, par quelque aumône versée par l'un des protopapas de la rue du Trône.

ROGER AVERMAETE.